

Être jeune en Europe

André Roy

Numéro 101, printemps 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24138ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (2000). Compte rendu de [Être jeune en Europe]. *24 images*, (101), 62–62.

ÊTRE JEUNE EN EUROPE

PAR ANDRÉ ROY

Bruelles étant la capitale de l'Europe, on ne sera donc pas surpris que la sélection officielle du Festival international du film de Bruxelles (dont c'était la 29^e tenue en janvier dernier) soit exclusivement axée sur la production européenne. Ce choix, qui veut confronter cultures et imaginaires d'une Europe en train de se faire, pourrait paraître restreint aux yeux de certains, mais il évite pourtant l'inflation «internationale» qui affecte la sélection de la majorité des festivals cinématographiques et il donne une identité certaine à la manifestation. Une identité qui trouvait, cette année, une cohésion et un intérêt par un choix de cinéastes qui, pour la plupart, en sont à leur premier ou deuxième film. Les contours de l'Europe cinématographique de demain se dessinent probablement dans ces œuvres d'auteurs en début de carrière, qui, pour le meilleur ou pour le pire, mettent en scène la jeunesse d'aujourd'hui.

Adolescents et déjà sur le marché du travail, les jeunes Britanniques de *Human Traffic* de Justin Kerridan sont fils et filles de prolétaires et, probablement, le resteront toujours. Et, d'une certaine façon, ils le savent. C'est pourquoi ils tentent par tous les moyens d'échapper durant leurs week-ends à leur quotidienneté passablement étriquée. Toute leur énergie est dirigée et leur argent dépensé dans les préparatifs d'une sortie en boîte où ils pourront s'éclater dans l'alcool et les drogues. Évasion, glissement progressif hors de la si dure réalité, déconnexion tous azimuts sur les rythmes disco, voici une version

plus légère et sociologique que *Trainspotting*. *Human Traffic* possède quelques qualités, dont celle de rendre parfaitement concrets à l'écran l'état d'esprit de ces jeunes ouvriers, leur langage, leurs défonceuses. On se demande toutefois si les emprunts nombreux à l'esthétique du vidéoclip, qui est quelque chose qui vieillit terriblement vite, ne rendront pas désuet dans quelques années ce film (si empathique).

Dizzy et Isa

Dizzy et les étudiants de *V Leru*, du Slovène Janez Burger, vivent comme si leur vie banalement et affreusement monotone était déjà foutue. Une force d'inertie les fixe comme de toute éternité aux mêmes endroits. Étendus presque à longueur de journée sur leur lit, ils regardent la télé avec un appareil datant d'avant le déluge ou jouent aux cartes. Nouvel avatar du mal-vivre de l'après-communisme, *V Leru* nous montre des êtres désorientés, toujours décalés par rapport à la réalité dont ils savent très bien qu'elle leur a dérobé tous leurs rêves. Le ton de ce film doucement tragicomique est empreint d'une mélancolie qu'accentue un noir et blanc qui enveloppe d'une longue tristesse — trouée parfois de frêles et dérisoires joies — des êtres en déshérence dans un monde trop grand pour eux et dont ils ne savent que faire, pauvres orphelins d'un réel qui fuit de toutes parts.

Isa, le héros malheureux de *The Third Page*, film turc de Zeki Demirkubuz, bien qu'il ait un job, vit dans un quartier pauvre d'Istanbul, aussi miteux que



Nordrand de Barbara Albert, un film quasiment parfait tant dans son propos que dans ses choix formels.

celui du Slovène, son futur est aussi bloqué. Sa vie, ses rêves sont cernés de partout, et même par une bande de mafieux qui le menacent. Il pense se tuer, ce qui serait une solution pour s'extirper d'une vie matérielle et amoureuse nulle, qui s'anéantira par la suite complètement lorsque, tombant amoureux d'une voisine de palier, que son mari bar, il se voit entraîner dans un complot pour tuer ce même mari. De retournement en retournement — le film est construit comme un suspense hitchcockien —, entre déconvenues et bévues, entre paniques et échecs répétés, Isa est l'exemple même d'un être aliéné, ne voyant pas la monstruosité quotidienne qui broie toutes les espérances. La facture du film, tributaire de maigres moyens de production, hésite entre un réalisme sordide et une poésie sauvage, n'évite pas toujours le pathos, toujours au bord du désastre par de nombreuses maladresses, mais il n'empêche: son portrait acéré d'une Turquie déglinguée qui laisse la porte grande ouverte à la rapine, l'extorsion, l'imposture et la lâcheté fait froid dans le dos et ne s'oublie pas de sitôt.

Nordrand de Barbara Albert avec ses jeunes hommes et ses jeunes femmes, des émigrés pour la plupart, venus des anciens pays

de l'Est, dont cette Yougoslavie si déchiquetée, si meurtrie, est évidemment à contre-courant du nationalisme racial et identitaire qui germe dans son pays, l'Autriche. Cette réalisatrice âgée seulement de vingt-huit ans nous offre un film quasiment parfait tant dans son propos que dans ses choix formels. Le mal de vivre, doublé chez les émigrés du mal du pays, y est généré par des boulots insatisfaisants, des coucheries qui aboutissent à des avortements, des incestes, toute une vie malheureuse baignant dans une indifférence et une incompréhension générales auxquelles on survit malgré tout, sauvés par l'amour qui appelle et que vous appelez, et qui arrive par hasard comme une grâce. Barbara Albert aime visiblement ses personnages et elle a envie de les sauver de la catastrophe. Elle les regarde avec attention (en évitant le sentimentalisme) et équité (personne n'est floué). Il y a chez cette cinéaste une grande sûreté dans la mise en scène, une direction compétente des acteurs et une conduite pénétrante du récit. On découvre chez elle toute une manière de filmer, souple et pleine de tact. Souhaitons que ce film soit bientôt projeté à Montréal, ne serait-ce que pour montrer que tous les Autrichiens ne sont pas «haiderisés». ■